

Andrea Riccardi

L'HIVER LE PLUS LONG

1943-1944 : PIE XII, LES JUIFS
ET LES NAZIS À ROME



DESCLÉE DE BROUWER

Collection « Pages d'Histoire »
sous la direction de Jean-Dominique Durand

Dirigée par Jean-Dominique Durand, professeur d'histoire contemporaine à l'université de Lyon, la collection « Pages d'Histoire » chez Desclée de Brouwer accueille essais, biographies ou publication de documents en écho aux travaux universitaires les plus récents. Elle se propose d'éclairer la place propre des faits religieux au cours de l'histoire, notamment pour tout ce qui touche au christianisme.

Jean-Dominique DURAND (dir.), *Les Semaines sociales de France 1904-2004*, 2006.

Bernard LAURENT, *L'Enseignement social de l'Église et l'Économie de marché*, 2007.

Jean-Dominique DURAND (dir.), *Cultures religieuses, Églises et Europe*, 2008.

Prince Ivan S. GAGARINE, *Journal 1833-1842*, 2010.

Philippe BÉGUERIE, *Vers Écône. Mgr Lefebvre et les Pères du Saint-Esprit*, 2010.

Régis LADOUS, avec Pierre BLANCHARD, *Le Vatican et le Japon dans la guerre de la Grande Asie orientale. La mission Marella*, 2010.

Florian MICHEL, *La Pensée catholique en Amérique du Nord. Réseaux intellectuels et échanges culturels entre l'Europe, le Canada et les États-Unis (années 1920-1960)*, 2010.

Cesare G. ZUCCONI, *Christ ou Hitler ? Vie du bienheureux Franz Jägerstätter*, 2010.

Louis-Pierre SARDELLA, *Demain, une revue catholique d'avant-garde 1905-1907*, 2011.

Claude LANGLOIS, *Catholicisme, religieuses et société. Le temps des bonnes sœurs*, 2011.

Étienne FOUILLOUX, *Eugène cardinal Tisserant 1884-1972. Une biographie*, 2011.

Olivier GEORGES, *Pierre-Marie Gerlier, le cardinal militant 1880-1965*, 2014.

Roberto MOROZZO DELLA ROCCA, *Mgr Oscar Romero*, 2015.

L'hiver le plus long

Titre original de l'ouvrage édité en Italie
par Gius. Laterza & Figli à Rome :
L'inverno più lungo. 1943-44 : Pio XII, gli ebrei e i nazisti a Roma
par Andrea Riccardi

© 2008, Gius. Laterza & Figli, All rights reserved.

Pour la présente édition en langue française
© 2017, Groupe Elidia
Éditions Desclée de Brouwer - 10, rue Mercœur - 75011 Paris
9, espace Méditerranée - 66000 Perpignan

www.editionsddb.fr

ISBN : 978-2-220-08670-5

EAN pdf : 97822220092423

Andrea Riccardi

L'hiver le plus long

1943-1944 : Pie XII,
les Juifs et les nazis à Rome

Traduit de l'italien par Chrystèle Francillon

DESCLÉE DE BROUWER

I.

Où aller?

Les premiers pas vers la fuite

Libero Raganella, un jeune prêtre de la Piccola Opera de don Orione, âgé de moins de 30 ans, se trouvait avec un groupe de Juifs en fuite dans les environs de la gare Termini, le 16 octobre 1943, le jour de la rafle. L'heure du couvre-feu approchait. Le monastère de Sainte-Suzanne se trouvait dans les environs. La supérieure opposa quelques résistances à l'idée d'accueillir des Juifs, parmi lesquels des hommes. Finalement, don Raganella lui dit : « Mère, vous n'avez pas besoin d'ouvrir la porte, vous devez seulement retirer la chaîne. La porte, c'est moi qui la force. Ce n'est pas vous qui aurez rompu la clôture, mais moi. » Ainsi, le groupe trouva l'hospitalité dans le monastère. Quelques jours après, don Raganella se rendit au vicariat, la curie diocésaine de Rome, pour demander conseil. Il avait quelques scrupules. « Tu as bien fait¹ », lui dit-on.

Cet épisode semble romancé, mais il témoigne de la situation dans laquelle se trouvèrent Juifs, Romains, hommes et femmes d'Église. Que faire? Surtout après le 16 octobre 1943, samedi terrible au cours duquel eut lieu la rafle des Juifs. De nombreuses requêtes parvinrent alors aux institutions et aux hommes d'Église, on frappait à leurs portes. Les Juifs en fuite ne savaient plus à qui s'adresser. Ils étaient nombreux, surtout aux abords de l'ancien

1. F. COEN, *16 ottobre 1943. La grande razzia degli ebrei di Roma*, Florence, 1993, p. 115-116.

ghetto sur le Tibre où se regroupait la plus grande partie de la communauté juive. Trieste Melappioni était alors une jeune femme. Elle aidait sa famille à tenir un kiosque de vente de livres d'occasion sur le viale del Re, aujourd'hui viale du Trastevere, au-delà du Tibre, à proximité du quartier juif. Son beau-père comprit ce qui était en train d'arriver aux Juifs et lui dit : « Cours, va chez Giaconino, via dei Fienaroli, dis-leur qu'ils doivent s'enfuir. » Il s'agissait d'une famille juive amie². Mais où se cacher ?

Trouver une maison d'accueil n'était pas facile. On ne sait pas où se réfugia la famille avertie par les Melappioni. Aldo Gay cherchait justement à fuir avec son beau-frère vers le viale del Re. Il trouva la rue barrée : « Les deux hommes cherchèrent à se cacher, mais il n'y avait ni porche ni magasin dans les environs immédiats. il n'y avait que le misérable local d'un charbonnier. Celui-ci avait tout compris et leur indiqua un couvent de religieuses à proximité. » Les religieuses les accueillirent. Aldo Gay raconta qu'ils étaient découragés au point de songer à se rendre aux Allemands, mais les « sœurs – raconta-t-il – nous conseillèrent de ne pas le faire³ ».

Il était difficile de comprendre ce qui était en train de se passer : l'opération allemande ne concernait peut-être que les hommes ou que le quartier juif. Mario Sed Piazza, qui habitait le Trastevere, fut informé de la rafle par d'autres Juifs. Il sortit de chez lui pour en savoir plus et se rendit vers le ghetto : « Je vis que les issues du quartier étaient contrôlées par des soldats allemands armés et qu'il n'était donc pas possible d'entrer. » Comme le reste de la ville était libre, « j'imaginai – continua Mario Sed Piazza – que la rafle ne concernait que les Juifs du ghetto. Finalement, je réussis à savoir que la rafle concernait tous les Juifs, sans distinction de sexe, d'âge et de conditions ». Que faire ? Il ne savait pas où aller : « Après avoir longtemps erré dans les rues de la ville, je rentrai chez moi, via Gustavo Modena. Ici, par chance, les SS n'avaient recherché

2. Entretien de l'auteur avec Trieste Melappioni.

3. F. COEN, *16 ottobre, op. cit.*, p. 80.

personne et, donc, je ne quittai plus mon logement jusqu'au 10 avril 1944⁴. »

Le 16 octobre 1943, Emanuele Sbaffi, surintendant général de l'Église méthodiste épiscopale d'Italie, tenta de retenir les Allemands qui cherchaient une hache pour enfoncer la porte de Regina Ottolenghi dans la via di Banco di Santo Spirito, près du château Saint-Ange. Madame Ottolenghi avait été avertie par téléphone au matin, mais elle pensait que la rafle ne concernait que les hommes. Les Allemands crurent Emanuele Sbaffi et le gardien : il n'y avait personne dans cet appartement. Un peu plus tard, madame Ottolenghi sauta par la fenêtre avec sa fille et se blessa de manière sérieuse. Elles furent accueillies par le pasteur méthodiste qui avait déjà caché les sœurs Fiorentino. Le mari de madame Ottolenghi fut arrêté dans la rue par les Allemands et les deux femmes voulurent le rejoindre, mais le pasteur les en empêcha : « Je les suppliai de se taire et, avec ma femme, je les fis entrer dans mon salon⁵. »

De nombreuses histoires et de nombreux souvenirs pourraient être mis bout à bout pour illustrer ce tragique 16 octobre 1943⁶. La communauté juive venait d'être brutalement agressée. Seule une minorité de ses membres avait pressenti le danger. Il était difficile d'imaginer ce qui pouvait se passer, ainsi que la détermination systématique des Allemands. Dans le ghetto, on disait, après la réquisition de l'or : « Les Allemands sont des gens sérieux, maintenant ils nous laisseront en paix⁷. » Le président de la communauté juive,

4. Témoignage de Mario Sed Piazza, octobre 1979, in Archivio Michele Tagliacozzo (par la suite AMT).

5. M. TAGLIACOZZO, « La comunità di Roma sotto l'incubo della svastica. La grande razzia del 16 ottobre 1943 », in *Gli ebrei in Italia durante il fascismo*, 1963, 3, p. 23. Témoignage in F. BAROZZI, « I percorsi della sopravvivenza, salvatori e salvati durante l'occupazione nazista di Roma (9 settembre 1943-4 giugno 1944) », in *La Rassegna mensile di Israel*, 1998, 1, p. 95-144, p. 114-115.

6. Voir, pour une reconstitution complète, Archivio Storico della Comunità Ebraica di Roma, *Roma, 16 ottobre 1943. Anatomia di una deportazione*, sous la direction de S.H. ANTONUCCI, C. PORCACCIA, G. RIGANO, G. SPIZZICHINO, Milan, 2006.

7. S. SPIZZICHINO, *Gli anni rubati. Le memorie di Settimia Spizzichino reduce dai lager di Auschwitz e Bergen-Belsen*, Cava de' Tirreni, 1996, p. 20.

Ugo Foà, affichait une position rassurante. Ce n'était pas le cas du grand rabbin Israël Zolli qui avait une expérience européenne et des contacts internationaux⁸ : il était convaincu que la communauté devait se disperser. Settimia Spizzichino raconta qu'« un antifasciste qui avait pris le maquis, le colonel Forti, vint dans la communauté avec certains de ses hommes armés. Il nous avertit : “Ne donnez pas l'or aux Allemands. Utilisez-le plutôt pour acheter des armes pour vous défendre.”⁹ ». Roberto Spizzichino se souvint qu'« alors, beaucoup de gens comme mes parents avaient à l'esprit l'idée que rien ne pourrait arriver à de si nombreuses personnes. La Shoah fut un événement tellement absurde que jusqu'au dernier moment elle resta complètement inimaginable pour de nombreux Juifs¹⁰ ». Mais le 16 octobre 1943, le cauchemar se matérialisa.

Certaines personnes généreuses avertirent les Juifs du danger. Dès l'aube, le matin de la rafle, les téléphones sonnèrent dans de nombreuses maisons. C'étaient des parents, des coreligionnaires, des amis, des connaissances. Giacomo Zarfati raconta que le matin du 16 octobre, de très bonne heure, quelqu'un sonna à sa porte. Après quelques instants d'incertitude, il entendit la voix de la gardienne : « La pauvre était bouleversée et sanglotait. “Fuyez”, me disait-elle avec la voix cassée, “fuyez, car les Allemands sont en train de capturer tous les Juifs”. » Zarfati réussit à prévenir son frère, mais pas ses sœurs qui n'avaient pas le téléphone¹¹. Mais où s'enfuir après avoir été alerté ?

Les Juifs avaient été isolés par la société romaine, dans l'indifférence générale, depuis les lois raciales de 1938. Les rapports s'étaient raréfiés et de nombreuses ressources manquaient donc à des gens en fuite. Les Juifs de Rome étaient environ dix mille. Mais il faut tenir compte du fait que la ville avait exercé une forte attraction sur les Juifs. Dans l'imaginaire de beaucoup d'entre eux, Rome

8. G. RIGANO, *Il caso Zolli. L'itinerario di un intellettuale in bilico tra fedi, culture e nazioni*, Milan, 2006.

9. S. SPIZZICHINO, *Gli anni rubati*, op. cit., p. 21.

10. Témoignage in F. BAROZZI, *I percorsi della sopravvivenza, salvatori e salvati*, op. cit., p. 100.

11. Témoignage de Giacomo Zarfati, non daté, in Carte Andrea Riccardi (par la suite CAR).

était une ville refuge et le nombre des Juifs avait augmenté dans la capitale. Alberta Levi raconta que son père avait décidé de transférer sa famille à Rome depuis Ferrare parce qu'il avait peur des Allemands. Le frère de son père les avait accueillis dans sa maison de la via Flaminia : « L'oncle Mario, dans une lettre écrite après le 8 septembre, avait beaucoup insisté – raconta-t-elle – pour que nous partions pour Rome. Il avait eu un entretien avec Dante Almansì, alors président de l'Union des communautés, qui avait suggéré de faire venir à Rome les parents de l'Italie du Nord, toujours dans l'illusion que Rome était une ville ouverte et que les Alliés seraient arrivés rapidement à Rome. »

Les Juifs furent d'abord préoccupés, avant les problèmes liés à la race, par le sort des hommes qui pouvaient être réquisitionnés pour le travail obligatoire. On conseilla à Giorgio Soria « de s'éloigner de chez lui », mais il y laissa sa famille jusqu'à ce matin du 16 octobre¹². Pourtant, les dirigeants de la Delasem – organisation juive d'assistance – eurent l'intuition du drame qui était en train de se nouer, à tel point qu'ils déplacèrent ou détruisirent une grande partie de leurs documents quand ils apprirent l'entrée des Allemands à Rome. À raison, car leurs bureaux furent perquisitionnés peu de temps après¹³. Ces dirigeants entretenaient des contacts au niveau européen et ils avaient compris les risques que l'occupation allemande pouvait faire courir aux Juifs. Dans le témoignage de Franca et Gilda Sabatello, on lit :

La sœur de notre mère, Adele Milano, était mariée avec Aldo Milul. Il entretenait des rapports professionnels avec les Heller de Vienne. Il avait ainsi obtenu quelques informations sur ce qui était en train de se passer : il nous conseilla donc de quitter notre maison. C'est pour cela que le 22 septembre 1943 nous nous transférâmes chez les Canali, où nous restâmes jusqu'en décembre ; et puis les Allemands sont arrivés devant l'immeuble

12. Lettre de Giorgio Soria, 20 juillet 1944, qui me fut aimablement confiée par Luca Giordano.

13. S. SORANI, *L'assistenza ai profughi ebrei in Italia (1933-1947). Contributo alla storia della « Delasem »*, Rome, 1983, p. 291.

avec leur camion et alors nous avons dû nous rendre chez les sœurs¹⁴.

Ce témoignage nous renseigne sur les réseaux d'alerte qui existaient au sein des milieux juifs. Certaines personnes avaient des contacts au-delà du monde romain. Mais elles furent une minorité. Salvatore Sermoneta témoigna du fait que les Juifs pauvres du ghetto avaient une faible conscience du danger : « Nous étions tous aveugles, tous sourds et aveugles, parce que si l'on avait su... Mon père – après le 16 octobre, dans un accès de désespoir – nous dit : “Rendons-nous, on ne peut continuer de vivre ainsi, ils nous mettront dans un camp de concentration, la Croix-Rouge viendra, nous donnera à manger, nous aidera.” Nous ne savions rien des camps d'extermination¹⁵. » Alberta Levi se souvint même de l'optimisme modéré exprimé lors du repas familial le soir du 15 octobre, début du sabbat, avec l'espoir que les Alliés arriveraient bientôt. C'était un espoir partagé par de nombreux Romains. Mais le 16 octobre, à l'aube, tout sentiment de sécurité disparut brusquement. Où pouvaient se rendre ceux qui n'avaient pas fini sur les « bancs » du Collège militaire, ces bancs dont Settimia Spizzichino se souvint encore très bien de nombreuses décennies plus tard ?

Une partie de la famille d'Alberta Levi quitta le Collège militaire, lieu de regroupement des Juifs rafles le 16 octobre, en se faisant passer pour catholiques. Où se cacher ? Piera Levi, une fois sortie du Collège militaire, se souvint qu'une femme « avait été très gentille » avec elle la veille : elle songea à lui demander de l'aide, car elle ne connaissait personne d'autre à Rome. Elle demanda sa route à un prêtre qu'elle croisa et se dirigea ensuite vers son secours potentiel, dans une ville où elle ne connaissait personne¹⁶. Marina Limentani raconta le drame de sa famille : « Mon père continuait

14. Témoignage de Franca et Gilda Sabatello, *in* Archivio Centro di Cultura Ebraica di Roma (par la suite ACCER), f. « Testimonianze di sopravvissuti alla Shoah ».

15. Témoignage de Salvatore Sermoneta, 27 mars 2004, CAR.

16. P. RAVENNA, *La famiglia Ravenna, 1943-1945*, Ferrare, 2001, p. 43 et suivantes.

de pleurer et disait : « Anna, nous avons casé les filles, nous, nous ne savons pas où aller, il ne nous reste plus qu'à nous jeter au fleuve. » » Il marcha avec sa femme pendant des heures : « Nous ne savons pas où aller, où dormir, que manger – répétait le père... il ne nous reste plus qu'à mourir¹⁷. » Une rencontre due au hasard avec une ancienne camarade de classe les sauva : elle les conduisit chez elle. Pour certains, ce furent des rencontres dues au hasard ; pour d'autres, des amis. D'autres encore vécurent comme des nomades dans la ville.

La transcription de l'écoute téléphonique d'une conversation entre deux commerçants juifs, réalisée en octobre 1943 (après la réquisition de l'or), rapporte : « J'ai su que, à l'occasion, le pape a fait l'impossible pour nous ! Honnêtement, il faut admettre qu'il a fait pour nous ce qu'il n'a jamais fait pour personne et tout cela a lieu dans le berceau de la civilisation et de la chrétienté ! Par rapport à cela, je crois que le Vatican a déjà fait quelques démarches, mais avec des résultats qu'il n'est pas difficile d'imaginer. Qui sait comment nous allons finir ? Nous sommes destinés à rejoindre le premier groupe¹⁸. » Le Vatican et l'Église étaient perçus comme des éléments qui conféraient à Rome un caractère particulier. Une grande partie des Romains pensaient également la même chose.

La ressource de l'Église

Il est difficile d'imaginer ce que ressentaient les Romains en cette période de restriction des libertés. Depuis 1942, de nombreux espions du régime insistaient sur l'attention portée au pape par les Romains : « Le peuple – écrit-on en mars 1943 – se rapproche du Vatican avec un grand enthousiasme et le petit peuple, d'une manière générale, espère beaucoup du pape. » Le bruit circulait que le pape était en train de mener des tractations en vue de parvenir à une paix séparée pour l'Italie : « Toutes les familles espèrent cette

17. Témoignage in F. BAROZZI, *I percorsi della sopravvivenza, salvatori e salvati*, op. cit., p. 129.

18. U. GUSPINI, *L'orecchio del regime. Le intercettazioni telefoniche al tempo del fascismo*, Milan, 1973, p. 247-248.

paix¹⁹.» Le pape représentait, dans l'imaginaire collectif, une ressource de paix. On espérait que, grâce à lui, Rome ne serait pas bombardée²⁰. Le bombardement de San Lorenzo, le 19 juillet, porta un coup à l'opinion publique romaine, comme le notèrent les informateurs : Rome avait été violée. La visite de Pie XII dans le quartier bombardé toucha la sensibilité des Romains et consacra, en un certain sens, le rapport direct entre le pape « romain » et la ville : « La sortie du pape a été très appréciée dans les différents milieux populaires. Cela fut un véritable délire dans le peuple », peut-on lire dans un compte rendu d'information. La foule, serrée autour de Pie XII, criait : « Paix ! Paix ! » Carlo Sommaruga, diplomate suisse, expliqua à sa femme qu'il s'était rendu à Saint-Jean et qu'il avait vu le pape : « Tu ne peux pas imaginer ce que c'était : des applaudissements, des cris, "Nous voulons la paix !", des imprécations, "Pourquoi n'obtenez-vous pas la paix ?". Le Saint-Père a été merveilleux, seul au milieu de la foule²¹. »

Rome fut de nouveau bombardée le 13 août et, cette fois également, Pie XII se rendit dans les quartiers touchés. Dans la paroisse de Sainte-Hélène, via Casilina, le prêtre, Raffaele Melis, mourut sous les bombes. Fiorenzo Angelini, jeune vicaire de la Nativité, près de Saint-Jean, raconta sa rencontre fortuite avec Pie XII, en visite dans le quartier, sans aucune escorte :

... Je me retrouvai par hasard dans une rue, aux alentours de la Villa Fiorelli, quand apparut une auto noire avec le pape à son bord, Pie XII, accompagné de Mgr Giovanni Battista Montini et du comte Enrico Galeazzi... La rue était presque déserte et, à moi qui venais du bas, l'automobile apparut comme si elle

19. A. RICCARDI, « Aspetti della vita sociale a Roma alla vigilia della caduta del fascismo », in *Quaderni della Resistenza laziale*, 1978, 7, p. 131-160, p. 147.

20. A. GIOVANNETTI, *Roma città aperta*, Milan, 1962 ; U. GENTILONI SILVERI – M. CARLI, *Bombardare Roma. Gli Alleati e la città aperta (1940-1944)*, Bologne, 2007 ; G. CASTELLI, *Storia segreta di Roma città aperta*, Rome, 1959. Cf. aussi G. VEDOVATO, *La città aperta nella seconda guerra mondiale. I casi di Roma e Firenze*, Florence, 2002.

21. Lettre de Carlo Sommaruga à sa femme Anna Maria, 12 août 1943, in *Carte Cornelio Sommaruga*, Lugano.

venait à ma rencontre. J'agitai les bras au milieu de la rue, en criant et en montrant qu'à proximité, derrière moi, dans un trou, se trouvait une grosse bombe qui n'avait pas explosé... Le pape descendit de voiture et les gens accoururent avec grand amour vers celui qui, particulièrement en cet instant, représentait l'unique référence de salut. Il y eut des cris, des hurlements contre le gouvernement, contre la guerre, des implorations de paix ; moi aussi, je me souviens, je me transformai en meneur de foules pour inciter à l'arrêt de la guerre et à la prière pour la paix. Le pape, ému, demeura comme pétrifié, les mains jointes...

Les visites du pape dans la ville n'étaient pas habituelles, même après 1929. Ces deux sorties du pape, presque seul, sans appareil, le 19 juillet et le 13 août, consacrèrent – dans l'imaginaire des Romains et à l'occasion de jours dramatiques – Pie XII comme une référence au cœur de la crise. C'est ainsi que le perçut Fiorenzo Angelini. Il raconta que les habitants de sa paroisse demandaient des conseils au clergé, qu'ils considéraient l'Église comme un espace protecteur et qu'ils se réfugiaient dans la crypte lors des bombardements²².

De nombreux Romains devaient faire des choix difficiles. C'était des moments de grande confusion. À qui fallait-il s'adresser pour obtenir un simple renseignement ? Mgr Giovanni Antonazzi, économiste du Collège de la Propagande, situé sur la colline du Janicule, nota dans son Journal en octobre 1943 : « Ils sont nombreux à venir demander conseil, pour savoir s'il faut adhérer à la république de Salò et rejoindre le Nord ou s'il faut rester fidèle au roi et demeurer à Rome. » Le prêtre répondait qu'il ne fallait pas combattre, mais « agir selon sa conscience ». Mgr Antonazzi ajoutait : « Il ne s'agit pas, effectivement, d'un jugement politique sur la situation actuelle, mais d'un problème moral personnel, notamment pour ceux qui ont une famille²³. »

22. F. ANGELINI, *La mia strada*, Milan, 2004, p. 63-64.

23. G. ANTONAZZI, *Roma città aperta. La cittadella sul Gianicolo*, Rome, 1983, p. 154.

Que fallait-il faire si l'on s'opposait à la levée fasciste ? Rome fut la circonscription italienne où le nombre de réfractaires à la levée fut le plus important, entre 15 et 20 % de plus par rapport au reste du pays. Les services secrets alliés calculèrent que seulement 2 % des Romains s'étaient présentés à l'appel au travail obligatoire émis par les Allemands ou à la levée de la République sociale. La grande majorité des jeunes Romains devait se cacher²⁴. Le problème de nombreux conscrits, mais aussi de nombreux autres Romains, était de se cacher.

Elena Carandini Albertini fut une fine observatrice de la vie dans la Rome occupée. Elle fréquentait de nombreux cercles et elle était en contact avec de nombreuses personnes, parmi lesquelles Carlo Sommaruga, suisse et gendre du docteur Valagussa, célèbre pédiatre romain. Son Journal exprimait une sensibilité libérale, ainsi qu'un sens du religieux mûri auprès d'Ernesto Buonaiuti, prêtre moderniste romain. Elle observa : « Se cacher, se cacher, on n'entend rien d'autre. Chaque maison a son secret²⁵. » Un tract fasciste esquissait le portrait d'un homme caché derrière des persiennes et commentait : « Le lâche se cache tandis que l'envahisseur détruit la patrie²⁶. » Il est impossible de calculer le nombre de personnes cachées à Rome pendant cette période : il est estimé entre deux cent mille et quatre cent mille. Avec le temps, le nombre de demandes d'asile ne fit que croître.

Après le décret du 18 février 1944 condamnant à la peine de mort les enrôlés et les appelés des classes 1923, 1924 et 1925 qui ne se présentaient pas, les demandes d'asile se multiplièrent. Début 1944, Fulvia Ripa di Meana nota : « Dans les rues de Rome, on voit des femmes, des femmes, des femmes, des enfants et des hommes entre deux âges²⁷... » Durant ces mois, les femmes furent les protagonistes de la vie quotidienne, notamment parce qu'elles

24. U. GENTILONI SILVERI – M. CARLI, *Bombardare Roma*, op. cit., p. 13 ; R. DE FELICE, *Rosso e Nero*, Milan, 1995, p. 60.

25. E. CARANDINI ALBERTINI, *Dal terrazzo. Diario 1943-1944*, Bologne, 1997, p. 46 et 60.

26. L. MORPURGO, *Caccia all'uomo*, Rome, 1946, p. 144.

27. F. RIPA DI MEANA, *Roma clandestina*, Rome, 2000, p. 165.

étaient pressées par la nécessité concrète de résoudre les problèmes quotidiens : « Les femmes se montraient peut-être plus tranquilles que les hommes²⁸ », observa Mgr Carroll-Abbing, prêtre irlandais engagé auprès des enfants de Rome. Carlo Trabucco nota que, fin octobre, Rome donnait l'impression d'être déserte : « Un bon tiers des habitants ont disparu de la circulation. » Il régnait un climat de chasse à l'homme. Les Romains vivaient dans la peur d'être arrêtés : « Quand on monte dans un tram, il faut tout de suite s'avancer vers la plate-forme arrière qui est découverte²⁹ », notait encore Carlo Trabucco.

Mgr Antonazzi se souvint de la manière dont les jeunes demandaient conseil sur la conduite à tenir, mais par la suite une autre requête fut également formulée : où se cacher ? Cette demande d'asile était inhabituelle pour les institutions religieuses qui représentaient un espace de vie réservé et circonscrit. Jamais dans leur histoire, surtout au cours des siècles derniers, les ecclésiastiques et les religieux n'avaient dû faire face à une demande de ce type, exprimée de manière aussi intense. Depuis le début de la guerre, le clergé était engagé auprès des Romains, pour porter assistance à ceux qui se trouvaient dans des situations difficiles. Mais la demande d'asile était une autre affaire.

Les réfractaires et les officiers arrivèrent en principe avant les Juifs. Parmi les Juifs, les hommes constituèrent le groupe qui se sentait le plus menacé, à cause du travail obligatoire. Celeste Sonnino, Juif du Testaccio, raconta que le 16 octobre son père et ses frères aînés étaient déjà cachés, tandis qu'à la maison ne demeuraient que les femmes et les jeunes garçons³⁰.

Après le 8 septembre 1943, l'ex-commissaire de San Lorenzo, le questeur Morazzini, qui avait demandé l'asile pour son fils, se présenta à don Libero Raganella : « Il convient que le jeune Morazzini demeure dans la communauté, revêtu de la soutane, comme s'il s'agissait d'un étudiant en théologie. » Quelques jours

28. P. CARROLL-ABBING, *Il grido di Rachele. Storia dei ragazzi vittime della guerra*, Milan, 1952, p. 58.

29. C. TRABUCCO, *La prigionia di Roma*, Rome, non daté, p. 86 et 174.

30. Témoignage de Celeste Sonnino, septembre 2007, CAR.

plus tard, le commissaire du quartier populaire de San Lorenzo, Cacace, vint discuter avec don Libero Raganella au sujet des antifascistes présents dans la zone qu'il était chargé de surveiller. À San Lorenzo, l'opposition au régime était importante, à tel point que, à l'époque de la marche sur Rome, Giuseppe Bottai entra dans le quartier en tirant des coups de feu. Le commissaire demanda au prêtre d'avertir les antifascistes en danger. Don Raganella fit le tour de leur domicile : « Je n'aurais jamais pensé qu'un prêtre aurait aidé un communiste », lui dit l'un d'entre eux.

Don Libero Raganella, répondant au communiste, expliqua les motifs de son action : « Il s'agit de sauver les gens et d'éviter qu'ils ne tombent aux mains des Allemands. Quant au communisme et à l'anticommunisme, on aura bien l'occasion d'en parler en des temps meilleurs. » Voici, le plus souvent, le motif de l'engagement des religieux à cette époque : sauver les gens... Au communiste Renato Gentilezza qui lui dit qu'il était le premier prêtre avec lequel il parlait et que cela lui faisait plaisir de le voir avec les antifascistes, don Libero précisa : « Moi, je ne suis ni avec vous ni avec personne. Je suis un prêtre et je suis seulement du côté de ceux qui ont besoin de moi. Mes idées politiques personnelles n'entrent pas en ligne de compte. Il s'agit d'être tous unis contre un danger commun... Que chacun garde ses idées. Je ne demande jamais à personne sous quel drapeau il s'est engagé. S'il a besoin, je l'aide, pour le reste, ce sont ses affaires. »

Don Raganella aida aussi les partisans du GAP (Gruppo di Azione Patriottica, « Groupe d'action patriotique »), mais il exigea un engagement formel : « Aucun GAP ne doit agir dans le quartier. Si je m'engage, c'est parce que je voudrais qu'il n'arrive rien dans le quartier. Ils ont déjà assez souffert et je ne voudrais pas qu'ils souffrent encore plus à cause de quelconques représailles. » Le prêtre promit d'apporter son aide à une condition : éviter la lutte armée dans le secteur, pour que le quartier de San Lorenzo ne soit pas transformé en champ de bataille. À une échelle réduite – si l'on peut faire une comparaison –, c'est la position de Pie XII au sujet de la ville de Rome : bannir la violence et aider ceux qui sont en difficulté. Sous l'occupation allemande, cette façon de voir les choses et

les hommes était répandue parmi le clergé et les religieuses. Don Raganella fréquentait des Juifs, des communistes, des antifascistes, des soldats anglais qui avaient pris le maquis, mais il restait un prêtre et il n'avait pas oublié son ministère. Il déclara en riant au communiste Renato Gentilezza qui lui exprimait sa sympathie: « Cela n'empêche pas que si un jour tu te décidais à te mettre sur le droit chemin et que tu veuilles confesser tout ce que tu as fait, je serais prêt à le faire et je te donnerais une pénitence, une pénitence en proportion de tes péchés et tu t'en souviendrais un bout de temps³¹! »

Certaines institutions religieuses s'étaient déjà engagées avant le 16 octobre 1943 et portaient assistance à des personnes ou les cachaient. Il s'agissait de militaires, de réfractaires et de quelques Juifs. Après le 8 septembre 1943, certaines familles juives ne s'étaient pas fiées au calme apparent: « Nous avons compris qu'il n'était pas opportun de rester dans nos maisons, raconta Giuseppe Fuà. Il y eut un conseil de famille avec mon père, son frère et mes autres oncles et ils décidèrent de quitter la maison. » Ils prirent cette décision après que les Allemands avaient demandé les cinquante kilos d'or à la communauté juive³². De leur côté, les Allemands avaient peur que, à attendre trop longtemps pour mettre en œuvre la rafle des Juifs, ils ne leur donnent la possibilité de se cacher. Un message de Ernst Kaltenbrunner à Herbert Kappler, le 11 octobre 1943, le dit clairement: « Plus on attend, plus les Juifs, qui ont certainement connaissance des mesures d'évacuation, auront l'opportunité, en se déplaçant chez des Italiens pro-Juifs, de disparaître complètement³³. »

31. L. RAGANELLA, *Senza sapere da che parte stanno. Ricordi dell'infanzia e «diario» di Roma in guerra (1943-1944)*, sous la direction de L. Piccioni, Rome, 2000, p. 149-156.

32. G. LOPARCO, «Gli ebrei negli istituti religiosi a Roma (1943-1944). Dall'arrivo alla partenza», in *Rivista di Storia della Chiesa in Italia*, 2004, 1, p. 107-210, p. 209.

33. Message de Kaltenbrunner à Kappler le 11 octobre 1943, in Public Record Office (Kew) (par la suite PRO), HW 19/238. Les copies des télégrammes allemands interceptés sont aussi présentes in U.S. National Archives (par la suite NA), RG, 226, entry 122, box 1 et ont été en partie utilisées par

Mais, après la rafle du 16 octobre, la situation s'aggrava. La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre. Don Raganella fut informé de la chasse contre les Juifs : il courut prévenir une famille juive de la via dei Volsci. Il cacha les frères Perugia auprès des Filles de Maria Santissima dell'Orto, via Tiburtina Vecchia. La supérieure était d'accord pour offrir l'asile, mais elle n'avait pas de cachette sûre en cas de perquisition : « Elle a déjà comme hôte le docteur Muller, un Juif allemand qui vit à Rome depuis quelque temps. » Finalement, elle fit construire un refuge dans la cave avec l'aide d'un maçon de San Lorenzo. Dans les mois suivants, d'autres Juifs s'ajoutèrent à ceux qui étaient déjà hébergés par l'institution où don Raganella allait chaque jour célébrer la messe. Toutefois, les frères Perugia se trouvèrent un peu mal à l'aise au sein de la clôture religieuse et se rendirent ensuite dans les Abruzzes : ils y furent capturés par les Allemands et conduits à Auschwitz. Seuls deux membres de la famille revinrent du camp allemand.

Certes, les Juifs ne furent pas aidés uniquement par des religieux. Certains trouvèrent assistance auprès d'amis. Piera Bassi Levi et sa mère Bianca – se faisant passer pour catholiques – réussirent à quitter le Collège militaire. Sorties de là, les deux femmes s'engagèrent sur un pont qui enjambait le Tibre : « Au milieu du pont, un prêtre arriva en face de nous. Il avait dû s'apercevoir que j'étais angoissée, tirant d'une main ma mère et portant de l'autre la valise. Il s'arrêta et nous demanda : "Excusez-moi, puis-je vous être utile ?" J'étais tellement terrorisée que j'avais peur de tout ce qui me passait à côté. À cet instant, je répondis : "On n'a besoin de rien, on n'a besoin de rien." » Trop traumatisée pour avoir confiance, Piera Levi réussit à regagner son domicile et, à partir de cet instant, elle vécut dans une succession d'abris de fortune³⁴.

R. Breitman, « New Sources on the Holocaust in Italy », in *Holocaust and Genocide Studies*, été 2002, p. 402-414.

34. *Per non dimenticare. Appunti e ricordi*, sous la direction de R. Montefiore, sans lieu, 2002, p. 53.

Une réponse spontanée

Un document allemand, intercepté par les Alliés, décrit l'opération du 16 octobre 1943. Elle dura de 5 h 30 à 14 heures et se termina avec l'internement des Juifs raflés au Collège militaire :

L'opération menée contre les Juifs a commencé et s'est terminée aujourd'hui selon le plan élaboré au mieux par le bureau. Toutes les forces disponibles de la *Sicherheitspol* et de la *Ordnungspol* ont été employées. La participation des forces de police italiennes n'a pas été possible à cause de leur non-fiabilité dans ce contexte... Il n'a pas été possible de boucler des îlots complets, compte tenu de la situation de Rome ville ouverte et du nombre insuffisant de personnel de police allemand, trois cent soixante-cinq personnes en tout.

Voici le jugement porté sur les Romains : « L'attitude de la population italienne était sans équivoque celle de la résistance passive qui, dans un grand nombre de cas isolés, s'est transformée en assistance active. » On rapporta le cas d'un fasciste, en chemise noire, qui prétendit que la maison d'un Juif était la sienne ; à d'autres endroits, les Juifs furent soutenus par la population. Herbert Kappler demeura frappé par l'hostilité affichée par les Romains³⁵. Le 17 octobre, il rencontra Wilhelm Harster, chef de la police et des services de sûreté, et Theodor Dannecker « pour faire le point sur les résultats de la "Judenaktion" menée dans la ville ». Herbert Kappler insista sur les difficultés rencontrées au cours de l'opération, dues à l'insuffisance des forces engagées et à la méconnaissance de la topographie de Rome de la part des militaires. Dans le quartier juif, l'opération avait obtenu de meilleurs résultats. Il avait fallu recourir à la police italienne pour la gestion du matériel d'état civil : « Un service spécial de la police italienne, aux ordres d'un officier attaché au bureau des questions Juives auprès du ministère

35. Communication interceptée le 16 octobre 1943, in PRO, HW 19/238. E.F. MOELLHAUSEN, *La carta perdente. Memorie diplomatiche 25 luglio 1943-2 maggio 1945*, sous la direction de V. Rusca, Rome, 1948, p. 149.